



Réception d'Éric-Emmanuel Schmitt

DISCOURS DE ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 25 MAI 2013

Merci à vous, Gérard de Cortanze, qui m'avez si bien déshabillé ! Je me rhabille avant de prononcer devant vous mon premier discours académique intitulé : *Les carrosses ne redeviennent jamais des citrouilles*.

Mesdames, Messieurs,

À ceux qui imaginent qu'une Académie vit hors du siècle, dans une durée quintessentielle et au-dessus des turbulences humaines, je réponds qu'il n'en est rien. En me faisant l'honneur de m'accueillir, les membres de cet aréopage font en effet preuve, non de justice littéraire — je n'y crois pas — mais de justesse psychologique. Car si vous m'aviez accueilli plus tôt, je n'aurais pas su comment vous remercier et si vous l'aviez fait plus tard, je n'aurais sans doute plus pu. Vous m'offrez donc la reconnaissance au moment où je suis en mesure de l'apprécier et de le formuler.

Lors de mes débuts en écriture, il y a quelques années, je stagnais dans la préhistoire du « merci ». Découvert sitôt apparu, vite reconnu et gâté par le succès, je trouvais normal que l'on m'apprécie, comme tous les enfants aimés dès le premier jour. Or, la vie littéraire offre plus d'occasions de se plaindre que de se réjouir. J'allais peu à peu m'en convaincre en observant mes collègues et en éprouvant moi-même quelques turbulences dans ma carrière. Le succès est chiche, la reconnaissance arbitraire, et l'obscurité généreuse. La frustration règne, talonnée par sa sœur ingrate, la jalousie. Lorsque, dans une gare, j'aperçois deux hommes

qui soupirent, j'ai coutume de penser spontanément : « Tiens, deux écrivains qui parlent de littérature ! »

Dès lors, si j'ai eu le bonheur de rencontrer rapidement des spectateurs et des lecteurs, dans ma langue et dans d'autres, je me suis également rendu compte, certes plus lentement, que cette situation demeure rare et que le talent seul ne peut l'expliquer. Il lui faut le concours de la chance, d'excellents partenaires, d'un entourage exigeant et, incidemment, d'une solide santé. Bref, il m'a fallu arpenter le monde normal des écrivains pour découvrir que l'on pouvait me détester, me traiter cavalièrement, voire m'ignorer.

Depuis lors, je me suis converti au « merci ». Un bon accueil, je le reçois comme une grâce, en le savourant à sa juste valeur. Un compliment me touche, un encouragement me trouble jusqu'à me laisser sans voix. Que l'on me préfère à un autre m'empourpre, voire m'embarrasse. Et la main qui choisit un de mes livres parmi d'autres me paraît aussi invraisemblable qu'un saut en parachute... sans parachute !

J'ai compris qu'il n'y avait pas de justice dans le monde des écrivains, que nous devons nous contenter de chérir la bonne fortune et de négliger la mauvaise. Peut-être vais-je occuper ici le siège qu'un autre mériterait davantage, mais peut-être un autre détient-il ailleurs une place qui me conviendrait mieux. Je pense profondément que l'aléatoire domine nos existences et, dans la foulée de Spinoza qui invitait à « aimer la nécessité », je dirais volontiers qu'il faut aimer l'aléatoire. À 50 ans, j'ai désormais la conscience aiguë du miracle que représente un lecteur attentif. Je sais que rien ne m'est dû et que l'admiration, comme l'amour, relève d'une divine surprise. Vous m'excuserez de passer aussi rapidement du hasard à Dieu mais j'accorde à Dieu le bénéfice du doute et je ne suis pas un flic qui demande ses papiers au hasard ! Je vous remercie donc de m'avoir choisi pour rejoindre un cercle dont le ciment est le talent.

L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, je l'avoue sans ambages, m'attire depuis longtemps ; depuis qu'adolescent, j'ai lu, dans les œuvres de Colette et de Cocteau, leur joie d'être reçus dans ce cénacle.

Ils arrivaient ici perclus de blessures, couverts de cicatrices, rendus bossus par les hauts et les bas de leurs existences intenses, rescapés de combats intérieurs et extérieurs, heureux qu'on les honorât après tant de maladies d'amour et d'amour-propre. Au fond, vous ne recevez ici que de grands malades pour leur offrir le lieu précieux d'une convalescence inestimable : la reconnaissance. Ce fauteuil n°33 — dites 33 ! — ne constitua donc pas seulement pour eux un repos du guerrier, mais aussi un banc de touche d'où ils ont pu reprendre le jeu, tant ils ont été féconds encore pendant ces années-là. J'espère également qu'ils ont été distraits, quelque peu oublieux, et qu'ils ont laissé sur ce siège et ses accoudoirs un brin de leur talent afin que, secrètement, je puisse m'en imprégner et en profiter.

*

Mon prédécesseur, en tout cas, semble prouver la véracité de mon hypothèse, lui qui n'écrivit jamais autant que pendant ses dernières années. Hubert Nyssen, tel les arbres qu'il aimait, a eu besoin de la maturité — 50 ans — pour devenir un arbre-romancier. Pendant ses deux dernières décennies, il produisit ses plus nombreux fruits, preuve, comme disait Léonardo Sciascia, qu'un écrivain ne peut pas lutter contre sa précocité, fût-elle tardive ! Évoquer aujourd'hui Hubert Nyssen ne constitue pas pour moi un devoir. J'y vois plutôt un signe, le signe que m'adresse, depuis le passé, et peut-être depuis l'au-delà, cet homme profond et facétieux.

Voici pourquoi.

Hubert Nyssen fut mon premier éditeur ou, plus exactement, il le fut sans l'être vraiment. Notre histoire, complexe, est celle d'un ratage qui n'est pas vraiment raté ; c'est l'histoire d'une histoire qui aurait pu advenir et qui ne fut pas.

Rassurez-vous, je ne tomberai pas dans le piège que Nyssen s'était tendu à lui-même. Loin de moi l'idée de considérer son œuvre à l'ombre de son travail éditorial, de voir ses écrits comme le caprice dominical d'un grand éditeur. Pour éclairer son chemin, laissez-moi cependant partir de ce moment que nous avons tous deux vécu car il est aussi révélateur sur lui que sur moi.

À la fin du siècle dernier, la maison Actes Sud, qu'il avait fondée, pouvait s'enorgueillir, entre autres, d'être la seule grande maison littéraire à proposer une collection de théâtre, Actes Sud-Papiers, qui est d'ailleurs toujours vaillante. Mon agent théâtral y avait fait publier *La Nuit de Valognes*, ma première pièce, puis la deuxième, *Le Visiteur*, qui cristallisa de manière spectaculaire, en 1993 seulement, ma reconnaissance publique, critique et internationale.

Un vendredi soir, je passais pour la première fois à l'émission télévisée de Bernard Pivot, qui était à l'époque un véritable sacre, une sorte de Prix Goncourt cathodique. J'y étais invité en compagnie de Jean-Marie Gustave Le Clezio et d'Hubert Nyssen, qui ne dirigeait pas lui-même sa collection dramatique. Il découvrit alors qu'il était mon éditeur et, ravi, il m'invita à déjeuner.

Comme les rendez-vous amoureux, les rendez-vous éditoriaux m'ont toujours fait battre le cœur car les uns et les autres débouchent en définitive sur la même chose : écrire une nouvelle histoire. Certes, le fondateur des éditions Actes Sud m'impressionnait dès avant notre rencontre. Mais ce n'était rien à côté de l'homme qui allait profondément me marquer lorsque je le rejoignis dans une brasserie parisienne. Je m'émerveillai devant cette personnalité chaleureuse, captivante, ironique, qui alliait une naturelle légèreté à une profonde pudeur recouvrant ses drames tus et surmontés. Il me parla, me parla beaucoup. De quoi ? Je ne m'en souviens pas exactement mais je me rappelle que les concepts valsaient avec les métaphores, tandis qu'un parfum de tabac roux au caramel sortait de sa pipe, en volutes grises, lentes, accordées à sa veste de fermier nonchalant.

Sous son regard amusé, l'aventure littéraire semblait marginale, cocasse, peut-être vaine ou ridicule, mais à coup sûr essentielle et digne d'être vécue. Il m'enchantait.

Dans sa voix, il y avait les heures silencieuses passées à lire et à écouter. Chacune de ses déclarations semblait un carrefour où passaient les chemins de la civilisation, où des vents d'idées se croisaient. Dans chaque phrase, il m'offrait le plaisir savoureux d'un texte et d'un sous-texte.

Jeune agrégé de philosophie, issu de l'École normale supérieure, formé au grec, au latin et au patrimoine classique européen, j'avais une culture à l'ancienne, qui n'était pas celle d'un homme curieux de ses contemporains. Fasciné, je l'écoutais donc circuler dans la littérature mondiale du moment en buvant ses paroles et en griffonnant les références qu'il me donnait. Je n'osai m'opposer à lui que sur un point : la glorification du roman. Il me semblait en effet qu'il céda à l'illusion actuelle qui place le roman au panthéon, qui le hisse au firmament comme l'art noble, l'art ultime, le pic des genres littéraires, le texte qui seul justifierait et accomplirait l'écrivain. Défendant pour ma part le théâtre, je découvris qu'il aimait aussi l'oralité des planches, quoi qu'il en dît. En définitive, peu m'importait.

À l'issue de notre entrevue, je rentrais chez moi persuadé d'avoir parlé à l'éditeur de mes œuvres à venir et déjà assoiffé de nos prochaines rencontres. Je me mis à dévorer nos contemporains étrangers, avide de percevoir un nouveau vent romanesque, un vent ne soufflant plus sur la France de l'époque qui, telle le désert du Sahel, ne portait plus que les fruits étiés du nouveau roman et de l'autofiction.

Hubert Nyssen me rendit plus curieux, plus lecteur. Le philosophe Zénon disait : « La nature nous a donné deux oreilles et une bouche pour que nous écoutions deux fois plus que nous ne parlons. » Permettez-moi de le paraphraser : « La nature nous a donné deux yeux et une main droite pour que nous lisions deux fois plus que nous n'écrivons. » Malheureusement pour moi, je suis ambidextre !

Quelques mois plus tard, je livrais à Hubert Nyssen mon premier roman, *La Secte des égoïstes*. Il voulut le publier et c'est à ce moment que nos relations se compliquèrent. Il savait que, succès théâtral oblige, le texte était recherché par d'autres éditeurs parisiens, et il savait aussi que certains offriraient davantage

d'argent que lui. Alors, il joua sa vraie partition, celle qu'il était le seul à connaître et il me parla franchement : « Ce livre est réussi, original, mais il n'est pas encore le roman majeur qu'un jour vous saurez nous offrir. »

J'étais parfaitement d'accord avec lui. Je l'étais même à ce point que, éperdu de reconnaissance, les larmes aux yeux, la gorge sèche, je lui déversai mes doutes sur l'écriture romanesque et lui fis part des difficultés que j'éprouvais à l'affronter. Je lui avouai craindre la liberté que m'offrait le roman, une liberté qui risquait bien de devenir licence, alors que j'écrivais mes pièces de théâtre en toute confiance et sans l'ombre d'une hésitation.

Le pauvre Nyssen dut interrompre cette logorrhée d'autocritique et me redonner du courage. Il m'offrit donc de publier mon roman et de travailler étroitement avec moi sur les suivants. Mais à sa proposition généreuse, je me suis fermé comme une huitre et, aujourd'hui encore, je m'en étonne. Alors qu'il me proposait ce compagnonnage dont rêve l'écrivain solitaire, alors qu'il était par sa valeur et sa générosité l'un des mieux placés pour s'acquitter de cette tâche, je l'ai rejeté sur le champ. Quand j'aperçus la place importante qu'il pouvait occuper dans ma vie, j'ai pris mes jambes à mon cou. Pourquoi ? Pourquoi m'éloigner ? Parce que j'étais fragile, parce qu'il était fort. Et surtout — mais cela, je ne le sais qu'aujourd'hui — parce que nous étions proches.

Fragile, je l'étais, mais d'une manière sans doute peu évidente puisque beaucoup me perçoivent autrement. Jean Giraudoux avait remarquablement cerné ce type de fragilité. Cet autre normalien estimait qu'un homme qui prend la plume en France est davantage un lettré qu'un écrivain et que là réside le problème. Certes, cette opinion peut aujourd'hui surprendre parce qu'elle décrit une réalité qui est davantage celle des années trente que celle de notre monde. Mais précisément, en 1980, j'étais un homme des années trente. J'étais un excellent élève, complexé par une formation humaniste qui m'avait obligé, pour entrer à l'École normale supérieure, à traduire du grec et du latin sans dictionnaire, à transcrire Chateaubriand en grec et Duras en latin, à faire de l'histoire ancienne ou

contemporaine en surdose, et à travailler sur les grands thèmes de la littérature, de la philosophie et des sciences humaines.

Je me rendais compte que ma formation me prédisposait plutôt aux commentaires, qu'elle me poussait à écrire dans les marges des livres précédents, pas à écrire les miens. Or, je ne voulais pas des marges, fussent-elles glorieuses. Je souhaitais le cœur même de la vie. Je voulais prendre le large, larguer les amarres des références, oublier les cartes, naviguer sur des mers vierges...

Nyssen représenta alors pour moi ce que j'admirais et craignais tout à la fois : un homme de lettres. Un homme de lettres modernes, certes, mais un homme de lettres tout de même. Moi, dans la naïveté suffisante de ma jeunesse, je voulais être écrivain et pas homme de lettres. Je voulais écrire pour toutes sortes de lecteurs et pas pour les membres de mon club. J'ai donc fui.

Fort, Hubert Nyssen l'était. Il savait repérer le talent, soit en lisant le roman, soit en écoutant un lecteur en parler. Mais surtout, au-delà d'un texte, il savait percevoir une œuvre, cette toile dont le livre n'est qu'un fil. Et, par-delà l'ouvrage, il détectait encore l'écrivain quand il y en avait un. Dans notre univers de myopes consuméristes, il frappait par sa vue longue et savait que la hâte nuit à la pensée. En 2009, dans son journal, il écrivait : « On ne laisse plus aux idées le temps d'aller au bout de leur croissance, de leur efflorescence. Nous nous faisons illusion par quelques-unes que nous disposons, telles des fleurs coupées, dans un vase sur la table du salon. » Il connaissait les vertus qui fortifient puis épanouissent l'écrivain : le travail, la confiance, le temps.

Et cet homme-là, pourtant, je l'ai fui. Je l'ai fui parce que nous étions proches, ce que je ne savais pas encore à l'époque puisque je ne l'avais pas lu. Et qu'il n'avait d'ailleurs pas encore écrit ni publié certains de ses grands textes. Proches, nous l'étions et je l'ai appris par la suite en fréquentant ses livres.

D'abord, nous partagions un même mystère biographique : l'arrivée tardive au roman. Le maître de Nyssen, Albert Ayguesparse, qui était aussi membre de cette

Académie, avait déclaré à ce sujet : « On ne peut devenir romancier avant 40 ans. » Tout comme Alexandre Dumas, Ayguesparse a subi cette loi, Nyssen après lui, et moi également. Pourquoi ? Je n'ai pas de réponse théorique à cette question mais les faits parlent.

Hubert Nyssen s'interrogeait sur la consistance de la réalité. Le roman que je lui proposais alors, *La Secte des égoïstes*, racontait justement l'histoire d'un solipsiste, d'un homme qui pense que le monde n'est qu'un songe, le rêve qu'il est en train de faire. Nyssen, lui aussi, questionnait sans cesse la réalité. Déjà dans ses poèmes mnémoniques, il disait posséder « l'impérissable certitude que pas un jour ne vaut son double dans le rire de la mémoire ». Et il souhaitait mesurer « l'empan qui sépare le vrai du semblant ». De fictions en sotties, il s'est demandé quelle part l'imaginaire occupe dans la réalité. Et surtout, quelle part de réalité il y a dans l'imaginaire, comme dans cet entretien qu'il vous a accordé, Jacques De Decker : « J'ai essayé d'appréhender ce qui me préoccupe de plus en plus avec le temps, c'est l'inexistence d'une distinction entre les territoires de la réalité, de la fiction, de la mémoire, du rêve. Qui, un jour, ne s'est pas demandé s'il rêvait ou si c'était la réalité ? Qui ne s'est jamais demandé si l'événement relaté dans un livre ne lui était pas arrivé ? Ici, ce sont des cas extrêmes mais, à d'autres moments, on passe d'un territoire à l'autre de manière imperceptible. »

Certes, au départ, il y a un traumatisme : la déception provoquée par la réalité. Né en 1925, Hubert Nyssen subit une jeunesse dans la guerre. Mobilisé dans la lutte antifasciste, autant par conviction humaniste que par amour, il fréquente une enseignante qui résiste aux nazis. Un soir, à Boitsfort, sur un talus de chemin de fer, il se retrouve auprès de cette femme en train d'observer le passage d'un convoi. Les Allemands l'arrêtent et elle mourra écartelée dans un camp nazi. Cette violence de la réalité, cette cruauté implacable, cet arrachement à un monde idéal, seule la littérature pourra les faire accepter. La littérature qu'il lit, d'abord, puis celle qu'il écrit trente ans plus tard, enfin celle qu'il publiera jusqu'à la fin.

Tout cela, il ne l'a pas dit explicitement mais il l'a exprimé à travers ses romans. Réserve, sensible, ennemi du pathos autant que de l'indécence, il a évité de

s'exprimer littéralement et a préféré se confier littérairement. Littéral ou littéraire, il faut choisir. Il a choisi.

Autant que son drame initial, c'est la pudeur qui l'a rendu écrivain. Bienheureuse pudeur, créative pudeur. Quel contraste avec la sotte vulgarité de notre époque, où l'on croit que les livres doivent raconter la vie de leurs scripteurs, où l'on préfère les aveux indiscrets au bonheur d'écriture, les récits obscènes à l'alchimie du verbe, les gémissements égocentrés à la recomposition romanesque ! L'imagination a mauvaise presse aujourd'hui, alors qu'elle seule sait filtrer la réalité pour en extraire des sortilèges universels. L'imagination est méprisée car les hommes les plus sonnants, les plus bruyants, ceux qui écrivent et publient à foison ne sont plus les écrivains mais les journalistes, ces comptables du réel, ces bredouilleurs de l'instant, ceux qui ne laissent pas à l'événement le temps de devenir un souvenir, puis de changer d'essence pour se transformer artistiquement en histoire.

Pour Hubert Nyssen donc, il y a un traumatisme de la guerre, de la femme perdue et de l'amour interrompu. Même s'il ne l'a pas dit expressément, il n'a jamais caché que la littérature constituait pour lui un refuge. En péril, il lui fallut se cacher, se protéger de la violence barbare, s'abstraire de ce monde en feu pour ne pas y succomber. Quelques hommes et quelques femmes lui ont ouvert les bras mais, surtout, de nombreux livres lui ont ouvert leurs pages.

Dans un roman au titre admirable, *Quand tu seras à Proust, la guerre sera finie*, un jeune homme menacé d'être arrêté pendant la guerre est enfermé dans une mansarde où l'un de ses professeurs lui apporte, pour l'occuper, une bibliothèque entière, lui enjoignant de lire la littérature française dans l'ordre chronologique, du moyen âge jusqu'au XX^e siècle. Et ce professeur assure au personnage que, lorsqu'il abordera Proust, il pourra sortir de sa tanière parce que la guerre sera terminée.

On ne peut s'empêcher de voir dans ce titre davantage que l'anecdote. *Quand tu seras à Proust, la guerre sera finie* semble indiquer la vocation irénique de la littérature et suggérer que des siècles de civilisation littéraire peuvent apporter l'armistice, produire l'harmonie, libérer l'homme de ses démons, le purger de sa

violence comme de ses peurs. Hubert Nyssen ne doute pas de l'aspect civilisant de la littérature. Dans ses romans, les deux sources de vie demeurent les livres et les femmes. Ce sont les livres et les femmes qui gardent les forces vives, qui les transmettent et qui luttent contre les puissances de la mort. Chez lui, les femmes mettent au monde des hommes, pas seulement au premier jour de leur vie mais à tout âge. Quant aux livres, ils interrogent la réalité et permettent de fuir les idées simples, les certitudes hâtives, les convictions mortifères. Pour cet enfant issu d'une guerre immonde autant que mondiale, la littérature s'avère donc le contraire de l'idéologie car elle célèbre la pluralité, la diversité, et la complexité.

Et là encore, dans cette apologie des femmes et de la littérature, Nyssen se montre précis, lucide, modeste. Si, grâce aux femmes, l'amour existe, il ne faut pas en attendre tout, ni la fin du désespoir, ni la mort de la violence, ni la guérison de la solitude, ni même la fin de l'incompréhension. Ainsi, j'ai été bouleversé par la conclusion de son roman *Des arbres dans la tête*, lorsque le héros enterre sa mère, qui s'appelle Adrienne, et se tourne vers Laure, la femme qu'il aime. Hubert Nyssen écrit : « Laure, en dépit de ses qualités, était une île. Elle ne faisait pas partie de son continent de vision et de fantasmagorie vitale. Il eut beau ajouter que les hommes étaient déchirés, oui ils le sont, entre la vie et la mort, elle ne voulut rien entendre d'autre que ceci, qu'on n'accepte pas sans difficulté la mort d'une mère comme Adrienne. Elle ajouta : pourquoi serais-tu différent des autres ? Alors, pour la première fois de manière aussi nette, il comprit que c'était au moins les trois quarts du ciel qu'il ne partagerait jamais avec Laure. »

Les trois quarts du ciel ne seraient pas partagés avec la femme aimée ! Sublime lucidité. L'amour apaise, aide à vivre, mais ne sauve pas. De même, la littérature n'a pas modifié massivement l'humanité mais seulement certains individus : « Nommer le monde, c'est une véritable mission, celle des écrivains. Pour nous lecteurs, ils nomment le monde en ses états les plus divers afin de nous permettre d'en comprendre la nature et la substance. Ensemble, du moins dans les congrégations que nous avons constituées par nos lectures, ils nous enseignent cette grammaire particulière à bâtons rompus et page par page. Et la richesse de notre connaissance est ainsi liée à la complexe diversité qu'ils nous font voir. »

Découvrir les sens multiples sous le sens immédiat. La littérature nous fait entrer dans le labyrinthe de la condition humaine et nous emmène dans ses dédales. J'ajouterais même que la littérature nous intéresse au labyrinthe lui-même au lieu de nous faire croire que seule importe son issue.

La littérature, en créant des hommes plus fins, plus tolérants, plus attentifs, change pourtant la réalité. Mieux : elle crée de la réalité. Hubert Nyssen en était si convaincu qu'il pensait parfois que l'héritage de l'humanité consistait en un héritage imaginaire. Ainsi, en 2000, lors du passage au millénaire, il évoque son livret d'opéra intitulé *1000 ans sont comme un jour dans le ciel* et il précise : « L'héritage embarqué dans le millénaire qui commence, n'est-ce pas d'abord la fiction ? Est-ce que tout n'est pas présent dans la fiction avec beaucoup plus de vérité que dans les bribes de la réalité ? Est-ce qu'une comédie ou une tragédie de Shakespeare n'est pas plus puissante pour alimenter notre connaissance, aussi bien que notre imaginaire, que des actualités sur une scène de guerre ? »

La fiction va au cœur des êtres, atteint l'intimité des choses et nous offre les plus puissants instruments de décryptage du quotidien comme de l'histoire. Au fond, pour Nyssen, l'artifice ne faillit pas et *les carrosses ne redeviennent jamais des citrouilles* ! À la différence de l'expérience vécue par Cendrillon, les douze coups de minuit n'interrompent pas les charmes ni les sortilèges de la fiction. Celle-ci ne se réduit jamais à un faux-semblant qui va apparaître comme tel à la douzième frappe de cloche. Au contraire, la fiction demeure vivace, capable de mouler une société, d'influencer un esprit, de montrer l'invisible sous le visible. Bref, la fiction n'est ni éphémère ni vaine. Elle est même si vivace que Nyssen se demande avec amusement ce que deviennent les personnages lorsqu'un lecteur interrompt sa lecture : « Nous créons des personnages qui, à leur tour, revendiquent un rôle d'auteur parce qu'ils en ont assez d'être abandonnés bras levés au milieu d'une phrase. Quand un lecteur abandonne le livre et laisse le personnage dans cette posture, est-il certain de le retrouver dans cette position quand il va reprendre sa lecture ? »

Cette interrogation lui a suggéré un livre excentrique, *Zeg ou les infortunes de la fiction*, dans lequel il devient difficile de déterminer ce qui relève du réel et de l'imaginaire. D'ailleurs, au crépuscule de son existence, Hubert Nyssen avouait avoir toujours hésité quand on lui demandait quelle était la part d'autobiographie dans ses écrits. Dans *À l'ombre de mes propos*, il déclare : « Si je disais non, on ne me croyait pas. Si je disais oui, je mentais. En vérité, je me posais la question à rebours. Telle part de ma vie, telle étreinte, telle disparition, n'étais-je pas persuadé de leur réalité pour le motif que je les avais écrites ? » Dans le même texte, il va encore plus loin en parlant brièvement de lui : « Le monde est, par ses injustices et sa cupidité, si laid quand les souvenirs sont si beaux. Mais j'ai choisi depuis longtemps mon rôle, celui qui consiste à être dans la vie comme un personnage dans un roman, à la merci de la fiction. »

Nyssen atteint donc une sorte d'allègement suprême, délesté de son être de chair et de sang, délesté de son temps aussi, de son historicité même, passant sa vie dans les livres, ceux qu'il lit, ceux qu'il écrit, ceux qu'il publie, acceptant une identité éclatée, problématique, de plus en plus dépourvue de repères. Ainsi parlait-il souvent de son double. Il aimait citer une phrase du poète Pierre-Jean Jouve, qu'il mit d'ailleurs en exergue dans *Le Bonheur de l'imposture* : « Depuis mon enfance, j'ai peur de moi parce que je suis double. » Ailleurs, dans un entretien, il s'inquiète : « Je dois être un peu fou parce que c'est une idée qui m'obsède depuis l'enfance et qui apparaît d'ailleurs dans mes autres livres, celle de disposer d'un autre moi-même, d'une ombre ténébreuse. » Mais, pendant ses dernières années, il se rend compte que deux, ce n'est pas assez et qu'il y a bien davantage en lui. Un matin, contemplant la campagne, il compte les différentes nuances de vert que propose le paysage : « Arrivé au dix-neuvième, j'ai perdu le fil et me suis aussi perdu dans une réflexion sur l'irrésistible besoin que nous avons parfois de comptabiliser ce qui nous fait différent de ce qui nous entoure. (...) Et je reviens toujours au même constat, à savoir que rien ne me dissemble plus que moi-même. »

Dans ses derniers textes, il n'y a donc plus d'identité fixe mais des bornes mouvantes, un processus mental : « Pour ma part, je crois que si on se débarrasse

des œillères, on voit que l'on peut être capable, à certains moments de notre vie, d'oublier notre enveloppe charnelle pour n'être plus qu'une sorte de pensée narrative, de réflexion méditative, de n'exister plus qu'à ce niveau. *Je* n'est plus seulement un autre, il devient une histoire. »

La littérature console et guérit, pas seulement du réel brutal mais de nous-même. Elle permet de quitter la cellule du moi, de ses souffrances, elle nous ouvre à la diversité, aux autres, en nous donnant l'intimité avec ce qui n'est pas nous. Par la littérature, on cesse d'être une personne. Un personnage, deux personnages, cent personnages vont devenir une histoire, du sens en mouvement, un logos en marche. Aucun doute, la littérature est une expérience métaphysique. Elle libère, abolit et cherche : « L'écrivain et le lecteur en viennent souvent à rôder aux confins du langage avec le pressentiment qu'il existe, au-delà de la frontière tracée par les mots, des espaces encore peuplés de sens. C'est un sentiment que connaissent ceux qui fréquentent la musique. Car même s'ils la savent impuissante à leur apporter l'affection ou les représentations qu'ils trouvent dans les textes, ils la sentent capable de manifester que les mots, eux, sont impuissants à leur dire ce qu'ils pourraient être et qu'ils ne seront jamais. »

« Lire, écrit-il plus loin, c'est une invitation à découvrir les interrogations qui stagnent dans les brumes. » La lecture ou l'écriture sont une expérience métaphysique qui se double, au fond, d'une pratique philosophique. Il s'agit de mieux vivre : « Il y a là quelque chose qui est comme le contraire de la résignation, une volonté de peupler le monde, réel ou imaginaire, de points d'interrogation, d'en faire une pépinière, en lieu et place de points d'exclamation constituant celle palissade avec laquelle on tente aujourd'hui de nous enfermer dans un monde en voie de sinistre formatage. »

Aux points d'exclamation de l'idéologie il faut donc opposer des points d'interrogation de la philosophie. Et Nyssen de conclure : « La philosophie à laquelle je crois, comme je crois à la bonne cuisine, transforme la lecture en art de vivre. (...) S'ouvrir à la philosophie, c'est en quelque sorte pratiquer un art floral qui exige d'être attentif au déploiement des questions comme à celui des pétales

chez les belles de jour ou les belles de nuit. S'ouvrir à la philosophie, c'est constater que toute page d'un livre est motif d'enfer et, bien entendu, c'est s'en servir pour que les livres deviennent les instruments de notre pensée. »

Ces idées, je les partage intimement avec lui. Je doute parfois de la réalité du réel, je traque la part d'imagination dans notre perception de la réalité et je tente, à travers toutes mes histoires, de cerner le pouvoir qu'a l'imagination de modifier profondément le monde. Quant aux identités bouleversées, incertaines, problématiques ou déconstruites, je n'ai jamais parlé d'autre chose dans mes livres.

En fuyant Hubert Nyssen, je fuyais donc une pensée sœur de la mienne, j'en suis certain aujourd'hui. En une demi-seconde, en 1993, j'avais senti le danger. Mais le recul qui me fait encore davantage apprécier mon prédécesseur ne m'incite pas à songer que j'ai eu tort. Je n'ai ni remords ni regrets. Pourquoi ? Parce que je devais tracer mon chemin autrement, sans que l'on me guide ou que l'on me tienne la main. On se construit mieux en s'affrontant au différent qu'en se fondant dans le même. Aujourd'hui encore, je confronte sans relâche ma pensée à celle de mes contradicteurs alors qu'elle se dilue dans l'accord, voire s'y endort. Paradoxalement, en m'éloignant de cet homme merveilleux, je sauvais ma vie d'écrivain. J'avais besoin d'un éditeur différent, devant qui je me sentirais étranger, avec qui la fraternité ne serait pas là au départ mais serait à créer dans le charme, le talent ou la lutte, peu importe, dans un combat d'homme à homme, et pas dans la gémellité. Par une sorte d'intuition, j'avais saisi que m'écarter d'Hubert Nyssen me permettrait d'éviter la fusion pour rechercher l'union.

Le destin manie adroitement l'ironie. Me voici aujourd'hui lui succédant au fauteuil n° 33, le connaissant mieux désormais et comprenant enfin pourquoi il m'a déplu de fréquenter un homme qui me plaisait tant. À présent, l'écrivain que je souhaitais devenir existe et l'écrivain qu'était Hubert Nyssen a achevé son œuvre. Je ne peux m'empêcher de voir l'une de ses facéties dans le rendez-vous qu'il m'a donné ici. Max-Pol Fouchet disait : « On ne découvre pas, on est découvert par ce que l'on croit découvrir. » Ce que je viens de vous livrer, cette essentielle proximité

avec Hubert Nyssen, je ne l'ai pas découverte, je me suis laissé découvrir en croyant la découvrir.

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Éric-Emmanuel Schmitt, *Réception d'Éric-Emmanuel Schmitt. Séance publique du 25 mai 2013* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2013.

Disponible sur : <www.arllfb.be>